



HAL
open science

Géographie du genre : ouvertures et digressions

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Géographie du genre : ouvertures et digressions : Introduction du n° 76 de l'information géographique. L'Information géographique, 2012, n°76, pp.7-15. 10.3917/lig.762.0007. hal-00713962

HAL Id: hal-00713962

<https://hal.science/hal-00713962>

Submitted on 3 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Géographie du genre : ouvertures et digressions

Introduction du Volume 76 de la revue « L'Information Géographique »
Armand Colin, juin 2012, p. 7 à 15

Yves Raibaud, géographe, maître de conférences [HDR]
Université Michel de Montaigne Bordeaux3, ADES-CNRS. y.raibaud@ades.cnrs

Alors que le nombre de publications sur les études de genre ne cesse de croître dans la plupart des disciplines des sciences sociales, nous avons voulu faire le point sur l'apport spécifique qu'elles apportent à la géographie si l'on considère que cette discipline est aujourd'hui une science sociale attachée à penser l'espace des sociétés humaines. Ce projet s'est réalisé lors d'un colloque international qui s'est tenu à Bordeaux en septembre 2010¹. Comment les études de genre peuvent-elles interroger l'organisation des espaces à toutes les échelles ainsi que la spatialité des acteurs ? La géographie est-elle marquée par une approche androcentrique, par la naturalisation sexuée des espaces et les interprétations qui en découlent ? Quelle place une approche critique des rapports de genre peut-elle avoir à l'intersection d'autres approches géographiques qui s'intéressent au postcolonialisme, aux phénomènes de globalisation, aux migrations ?

Ces journées ont permis de faire apparaître la dimension épistémologique du genre comme outil de questionnement de la science géographique en général, qu'elle s'appréhende par le biais de l'analyse spatiale, de la géographie des pratiques sociales, d'études régionales, d'études culturelles². Le dénominateur commun des communications retenues était de considérer le genre comme un objet géographique, c'est-à-dire un « *construit cognitif permettant d'appréhender un phénomène spatial* » (Lévy et Lussault, 2003). Nous avons choisi pour ce numéro de l'Information Géographique d'illustrer quelques uns des thèmes qui se sont dégagés de ce colloque et qui nous paraissent ouvrir les études de géographie féministe (sans les clore, bien au contraire !) vers d'autres perspectives.

La première de ces perspectives pose la question de savoir si une vision essentialiste de la différence des sexes a participé et participe encore à façonner la connaissance du monde en général et la géographie en particulier. De même qu'il a bien fallu, à un moment de notre histoire, « décoloniser la géographie »³ pour mieux comprendre le monde à partir de points de vue décentrés, nous devons nous interroger sur la description sexuée des espaces et sur le sens caché que peut avoir une science géographique entièrement construite par des individus de sexe masculin. La géographie, science de conquérants, de marchands, de bâtisseurs, ne serait-elle pas un reflet des cultures masculines hégémoniques et des désirs qu'elles projettent sur

¹ Kamala Marius-Gnanou et Yves Raibaud, Colloque international Masculin Féminin, questions pour la géographie, 16-18 septembre 2010, ADES CNRS Université Michel de Montaigne Bordeaux 3 <http://www.ades.cnrs.fr/spip.php?article690>. Ce colloque s'est transformé depuis en biennale dont les prochaines éditions auront lieu à Grenoble du 11 au 13 décembre 2012, et à Rennes en 2014.

² Suivant en cela les jalons posés par les géographes féministes anglosaxonnes J. Hyndmann, D. Massey, G. Pratt, L. Mc Dowell, G. Rose, en France par les géographes J. Coutras, C. Bard, S. Louargant, F. Barthe, C. Hancock, H. Guetat etc.

³ Nom du colloque organisé par Odette Louiset et l'UMR Ailleurs, Université de Rennes, 18 mars 2010.

l'espace, associant exotisme et érotisme, pouvoir et sexe (Staszak)⁴ ? Françoise Thébaud fait le constat de la disproportion entre le nombre de femmes agrégées d'histoire et géographie en France au XX^{ème} siècle et leur absence presque totale de l'institution universitaire jusqu'au début des années 1970 (Thébaud, 2007). Ne devrions-nous pas faire l'histoire de cette asymétrie chez les géographes et mesurer l'influence qu'elle a pu avoir sur des sciences de l'espace qui se pensent universelles mais ne sont peut-être que des sciences de l'« homme » ?

La deuxième perspective, partant d'une approche relationnelle des sexes (Goffman, 1977) et observant qu'ils sont socialement construits par des rapports d'opposition, interroge les arrangements qui s'opèrent sur l'espace, pris comme un *continuum* de lieux mixtes ou non mixtes, masculins ou féminins, plus ou moins hétéronormatifs et prescriptifs des codes de genre, selon les variations culturelles qui les organisent en conformité, transition ou transgression de la norme d'usage. Les auteur.e.s qui travaillent dans cette perspective n'oublient pas les rapports de domination que sous-tend le genre, entendu comme rapport social de sexe, mais elles.ils s'attachent dans ce cas à observer les multiples compromis qui permettent que la guerre des sexes n'ait pas lieu et construisent, au quotidien, le genre de l'espace (Di Méo).

Appréhender les relations sociales de genre comme des rapports de pouvoir n'est cependant pas contre-productif pour la géographie du genre. Cela lui permet de questionner des lieux qui apparaissent, de façon flagrante, comme des construits sociaux reproduisant les structures de domination et/ou de ségrégation sexuelle (Raibaud, Jacques). Il peut être alors fructueux, dans cette posture, de découvrir d'autres horizons, lieux alternatifs et hétérotopies où se discutent les normes (Raibaud), mais aussi d'autres mondes, d'autres cultures où se composent d'une façon différentes les relations de genre (Chave-Dartoen). Le Sud, espace imaginaire des géographes, peut ainsi devenir un topique d'où l'on peut discuter les normes, et non celui où se déploient les savoirs situés produits par les cultures hégémoniques du Nord.

La troisième perspective interroge l'intersectionnalité d'autres rapports de domination (âge, classe, race) avec le genre sur l'espace : quelle part d'ethnocentrisme y a-t-il dans le fait de considérer comme universels les codes genrés des pays développés ? Le genre n'est-il pas en lui-même un savoir situé ? Quelles sont les variations des modèles masculins et féminins en usage au cœur des métropoles et dans les périphéries ? Quel est le sexe des migrant.e.s des pays pauvres ? Pour quelles destinations ? Que faut-il penser de la prostitution masculine dans les paradis touristiques, de leur clientèle (certes minoritaire) de femmes aisées venues des pays du Nord (Staszak) ?

A travers les exemples qu'elles.ils choisissent, les auteur.e.s s'attachent à montrer comment ces rapports de domination peuvent se cumuler ou s'annuler, et les infinies variations qu'ils répercutent sur l'usage et la transformation des lieux, rendant vaine la prétention de mettre en place un système d'explication binaire et univoque (Staszak, Cattan). Cette variation des intersections s'explique d'autant plus si l'on pose l'hypothèse d'un « espace mobile », un monde où les humains circulent sans cesse, entre des lieux qui ne sont que des scènes éphémères, plus ou moins stabilisées au sein de territoires de contrat (Retailé, 2005).

Dans cette hypothèse qui intègre le temps à l'espace, le genre ne serait-il pas, au fond, une variable secondaire, au point de se dissoudre dans la multiplicité des situations personnelles ? Ce serait oublier les personnes les plus vulnérables, l'immobilisation ou l'enfermement qu'elles-ils subissent en raison de leur sexe, âge, classe et 'race'. L'esclavage domestique, la violence conjugale, le viol, la prostitution sont des situations qui sont loin

⁴ J-F. Staszak, dans ce numéro de l'IG.

d'être marginales. Les envisager comme des « situations géographiques » dissipe l'illusion d'une société de l'individu dans laquelle les rapports sociaux de sexe auraient disparu au sein d'une humanité plurielle et mobile, et met en lumière les effets spatiaux du genre, ainsi que ses combinaisons avec d'autres variables de la domination.

Imaginaires géographiques et masculinité

Dans le premier texte proposé, Jean-François Staszak interroge l'imaginaire géographique du tourisme sexuel dans une optique postcoloniale. Nul doute que l'érotisation de l'espace et les rapports de domination constituent des bases pour l'imaginaire géographique voyageur. Cet imaginaire n'est pas une pure création du marketing touristique, il puise ses sources dans l'histoire, par exemple celle de l'exotisme colonial des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles et de ses références iconographiques innombrables : affiches d'engagement pour la Légion étrangère, toiles de Gaughin, récits et films d'aventures, dont les figures de la vahiné, de l'orientale ou de l'africaine aux seins nus sont devenues les images érotiques emblématiques (Rosenberg, in Staszak et alii, 2001). A travers une analyse des mécanismes qui font le succès du tourisme sexuel Staszak pose la question suivante : « *Qu'est ce qu'être un homme à Paris ou Bangkok, qu'est ce qu'être une femme à New York ou Cuba, qu'est ce qu'être un homme blanc ou une femme noire, et surtout comment se mettent en place les rapports – notamment sexuels – entre les uns et les autres ?* ». L'imaginaire du de.la touriste sexuel.le n'est pas en cela très différent de celui de tous.tes les touristes, dont le désir de voyage et de dépaysement est attiré par le rapport avantageux que procure la domination de classe, race et genre. Staszak montre comment le tourisme sexuel agit comme une performance qui imprime sa marque sur les destinations mais aussi sur le corps des travailleuses du sexe qui y résident, les fantasmes des clients pouvant aussi constituer en retour des ressources pour ceux.celles qui savent se conformer au désir des clients.

La prostitution d'hommes du sud au profit de femmes « blanches » à hauts revenus est un des cas de figure, cité par Staszak, d'inversion des rapports de domination de sexe par l'intersectionnalité des rapports de classe et de race. Il faut cependant rappeler la très faible proportion de ce tourisme sexuel féminin : les hommes restent les principaux producteurs et consommateurs de tourisme sexuel. Dans un registre proche, Yves Raibaud montre que si la civilisation des loisirs a eu des conséquences sur la transformation des corps et la requalification des espaces, ces mutations semblent profiter davantage aux hommes, ce qu'il illustre par quelques exemples empruntés à la géographie du temps libre tels que les loisirs sportifs dans des espaces naturels requalifiés (montagnes, plages, rivières), mais aussi dans les interstices de la ville où se développent des cultures urbaines sportives et culturelles (skate, roller, danse hip-hop, street basket...). A partir de l'équation temps libre = consommation d'espace, Raibaud pose l'hypothèse que les espaces de domination masculine se redéployent continuellement, même si la trame historique, qui fait apparaître la reproduction des rapports de genre, dévoile aussi les mécanismes et les institutions politiques qui tentent d'arracher ces invariants à l'histoire (Bourdieu, 1998).

Genre et concepts spatiaux

Le constat que les hommes semblent mieux maîtriser la production d'espace invite à s'interroger sur la manière dont ont été forgés les objets et les concepts spatiaux. A partir de l'analyse de pratiques spatiales de populations en situation de minorité (les femmes sri lankaises employées de maison à Beyrouth) et de leur inscription dans la ville, Nadine Cattan invite à une relecture critique des notions de lieu, d'espace, d'échelle en posant l'hypothèse de leurs subjectivités, relatives à des savoir-penser culturellement masculins. En opposition à une

conception de la ville fortement structurée par les notions d'ordre et de pouvoir, l'étude des mobilités de ces femmes « invisibles » fait apparaître le « fluide » et le « liquide » des situations spatiales et, à travers elles, de nouvelles possibilités de description de la ville et de son aménagement. Outre les références anglosaxonnes citées par l'auteure, on est proche du concept d'« espace mobile » (Retailé (2007)). Les études de genre appliquées à la ville apportent cependant un éclairage supplémentaire sur les rigidités et le formatage des approches classiques du territoire en montrant à quel point ces savoirs sont situés et reflètent la traditionnelle et inégale répartition des espaces et des pouvoirs entre les hommes et les femmes dans la ville.

C'est à une « esquisse pour une auto-analyse » à la manière de Pierre Bourdieu que s'était livré Guy Di Méo dans son ouvrage « Les Murs invisibles » (Di Méo, 2011) : en questionnant la géographie sociale à partir du genre, le géographe bordelais prenait le risque d'invalider une partie de son œuvre consacrée à la géographie sociale en reconnaissant, avec une grande honnêteté intellectuelle, les limites d'une théorisation qui se pensait neutre mais était probablement marquée plus qu'il ne le pensait par des savoirs masculins. Dans l'article qu'il propose dans ce numéro, Di Méo remet le métier sur l'ouvrage. Il interroge la géographie à partir du genre, en saisissant dans les études culturelles et les théories contemporaines ce qui lui paraît transposable dans l'univers des géographes sociaux, ce qu'il a pu expérimenter au travers d'une étude sur les espaces, lieux, territoires et mobilités d'un panel de femmes habitant la ville de Bordeaux : « *Sous l'influence d'un ordre politique urbanistique et social de nature masculine et familiale, les femmes (...) construisent leur propre ville vécue en fonction des valeurs de genre. Elles y dessinent leurs territoires, leurs réseaux et leurs lieux (tous très diversifiés), que limitent des 'murs invisibles'.* ».

Le *care* apparaît, d'évidence, l'oubli majeur des géographes sociaux d'hier, plus soucieux de décrire les inégalités de classe et leurs concrétions dans les formes spatiales, que de révéler l'invisibilité d'une moitié de la population féminine « *mal payée, mal considérée, aux besoins ignorés, aux savoir-faire rabaisés et déniés...* »⁵. Autre oubli pour les géographes masculins (les géographes féministes avaient ouvert la voie), la violence de genre marque nettement les limites de la ville dans un imaginaire collectif commun à la plupart des femmes, mais aussi à beaucoup d'hommes qui ne correspondent pas aux standards de la virilité ou affichent une identité gaie, bi ou trans. Une fois ces oublis réparés et ces focales prises, il reste une difficulté majeure et qui fausse durablement l'optique du chercheur (masculin) : les hommes et les femmes vivent « *un type de relations bien particulières, entre ségrégation et indifférenciation, (à la fois) ensembles et séparés* » (Goffman, 1973, dans Di Méo). Cette difficulté est soulevée également par Cattani et les géographes féministes anglosaxonnes qu'elle cite. Il s'agit alors de « *dépasser certains stéréotypes relatifs à la visibilité (des femmes) et de déconstruire, par là même, certaines catégories binaires classiques de théorisation de la ville* ». La ville sous l'angle du *care*, du genre et de leur intersectionnalité avec les autres rapports de domination, ne peut plus être décrite, cartographiée, analysée ou même aménagée avec les outils classiques de la géographie. C'est une révolution.

Genre et espace : des notions situées ?

Autres lieux, autre science et même interrogation portée sur les savoirs géographiques dès lors qu'ils portent sur des objets qui sont peu familiers aux géographes : la famille, la parenté, les vivants et les morts et les relations qui les unissent. Sophie Chave-Dartoen, plus proche de l'approche relationnelle du genre telle qu'elle a été proposée par Irène Théry

⁵ Sandra Laugier, 21 avril 2010, <http://blogs.mediapart.fr/blog/sandra-laugier/210410/politique-du-care-contre-societe-du-soin>

(2007)⁶ que des *gender studies*, observe l'opposition entre masculin et féminin à Wallis (Polynésie). Loin d'être une opposition binaire, la distinction des sexes s'organise à travers des « structures » qui forment des cadres dans lesquels les acteurs sociaux organisent leur action. Le 'masculin' (*tagata*) et le 'féminin' (*fafine*) sont des catégories inscrites dans l'ordre du monde et dans la hiérarchie des relations sociales, qui « *émergent de l'indistinction pour caractériser plus ou moins précisément êtres choses et espaces* ». Anthropologue, Chave-Dartoen nous livre un constat surprenant dans une revue de géographie : la notion d'espace n'existe pas à Wallis, « *aucun terme vernaculaire ne permet d'en rendre le caractère abstrait et général* ». Les catégories relatives aux lieux (maison, village, rivage, île) ou aux orientations (Nord, Sud, Est, Ouest) sont intrinsèquement liées au système de valeurs local et ne sont pas dissociés des temporalités, des actions et des relations sociales qui s'y rattachent. Cela explique que le genre ne puisse, pas plus que l'espace, être à lui seul une notion explicative.

Les observations faites sur Wallis interrogent l'association genre et espace évoquée dans les articles précédents. Tout d'abord elles posent la question de la « pensée clivée », celle qui s'obstine à envisager à part tantôt l'individu neutre, asexué, tantôt la relation homme femme (Théry, 2007) : est-il possible d'effectuer cette séparation entre l'individu et la relation ? Dans quelles conditions, à quel moment ? Ensuite : n'est-ce pas une fiction de penser à part l'individu et l'espace dans lequel il se meut ? Quelles sont les limites du corps dans sa relation à l'espace (Barthe, 2011) ? Ces interrogations, advenues grâce à des travaux menés aux antipodes, confortent l'hypothèse critique d'Irène Théry sur l'existence de deux grands mythes d'origine de la modernité : « *le mythe du passage de l'état de nature à l'état de société par le Contrat social, et le mythe freudien de l'Interdit fondateur de l'inceste* » (Théry, 2007, p. 14), marquant conjointement la naissance d'un citoyen universel d'un individu délié. N'est-ce pas encore un nouveau chantier géographique qui s'ouvre, s'il s'avérait que nos catégories de penser l'espace des sociétés sont fondées sur des mythes qui nous paraissent incontestables, alors qu'ils ne représentent probablement que la pensée de l'homme blanc occidental dans sa relation hégémonique au monde.

Un espace de ségrégation sexuelle, les cours de préparation à la naissance

Le dernier article de ce numéro fait un pas de côté en nous proposant une incursion dans un espace ségrégué, celui des cours de préparation à la naissance au sein de l'hôpital français. Cette « invention » qui date des années 1950 est directement influencée par la prise en charge médicosociale des femmes en URSS, dans un contexte idéologique d'émancipation de la femme soviétique. Inspiré des théories de Pavlov, l'accouchement sans douleur (ASD) repose sur l'idée qu'il faut, par une action pédagogique, enlever la peur de l'accouchement. L'ASD est progressivement remplacé dans les années 1980 par l'analgésie péridurale. Les lieux de préparation à l'accouchement subsistent mais deviennent des séances de préparation à la naissance, remboursées par la sécurité sociale, où l'on parle de pathologie, dans l'idée que la connaissance rationnelle de l'événement biologique peut éviter la peur et favoriser un meilleur accouchement. Dans les années 1970, sous l'influence des courants humanistes et écologiques, l'ASD en France avait permis une introduction des pères dans la préparation de l'accouchement. Ce phénomène minoritaire reflue avec la péridurale : l'espace de préparation à l'accouchement devient un lieu de ségrégation sexuelle où l'on fait une parenthèse avec le couple pour se concentrer sur la maternité.

Au cœur du dispositif scientifique et médical institutionnel se recompose, selon Béatrice Jacques, l'espace d'un gynécée traditionnel où les « femmes d'expérience » (ici

⁶ « Le genre (...) doit être compris comme une « modalité des actions et des relations, et non comme un attribut des personnes » (Théry, 2007, p.447, in Chave-Dartoen).

professionnalisées comme sages femmes, infirmières, psychologues, médecins) institutionnalisent le corps maternel avant que ne soit institutionnalisé, à son tour, le lien parental entre mère et enfant (Badinter, 2010). Bien que la place du père ait été progressivement instituée, elle aussi, lors des échographies et de l'accouchement (on lui demande de soutenir sa femme, de l'aider à pousser, de couper le cordon, de préparer le retour à la maison), sa présence n'est pas souhaitée dans les cours de préparation à l'accouchement : il doit s'effacer, devenir invisible, passer inaperçu. L'encouragement à l'allaitement puis au congé parental (Badinter 2010) participe à renforcer cet effacement souhaité du père de la sphère familiale, où la seule relation affective qui compte vraiment dans les premières années serait la « bonne » relation mère/enfant. Les lieux de préparation à la naissance apparaissent comme les endroits où se jouent et se renforcent les impensés paternels au point de se manifester parfois par des « couvades », conséquences du tabou de la paternité, qui s'expriment sous la forme de pathologies bénignes (gonflement, excroissances, orgelets, extraction dentaires), comportements à risques, dépression etc. Étonnante incursion dans une microgéographie de la séparation des sexes, ce texte nous montre à quel point les apparences scientifiques servent d'habillage à des arrangements ancestraux, tout en imposant de façon directive les nouveaux mythes de la modernité.

Six textes très différents nous parlent ainsi de l'espace des sociétés à partir du genre et des points de vue croisés que lui apportent l'intersectionnalité, l'interactionnisme, les études masculines, l'anthropologie de la parenté, les études postcoloniales. Si sexe et genre peuvent apparaître au fil des terrains comme des « objets géographiques », le genre se révèle aussi comme un outil conceptuel dont la portée épistémologique met en question une grande partie des constructions classiques de la géographie, justement soupçonnée d'avoir été construite par des « savoirs masculins se pensant neutres ». Le chantier est donc immense. La biennale de la géographie du genre proposée à Bordeaux en 2010 (Genoble 2012, Rennes 2014) peut participer à ce bel élan de renouvellement de la géographie française par le genre et faire le lien avec les collègues, publications et institutions universitaires des sciences humaines et sociales qui cherchent et publient dans la même direction, en France et à l'étranger.

Bibliographie

- Badinter E., (2010), *Le conflit, la femme, la mère*, Flammarion, Paris
- Barthe F. et Hancock, (2005), (dir.), « Le genre, constructions spatiales et culturelles », *Géographie et Cultures*, n° 54.
- Bourdieu, P., (1998), *La domination masculine*, Ed. de Minuit, Paris.
- Brugère F., (2011), *Qu'est-ce que le Care*, Puf, Paris.
- Butler J., (1990 [2006]), *Trouble dans le genre*, La Découverte, Paris.
- Connell R.-W., (1995), *Masculinities*, Polity Press, Cambridge.
- Coutras J., (1996), *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, Paris.
- Di Méo, G., (2011), *Les murs invisibles. Femmes genre et géographie sociale*, Armand Colin, Paris.
- Gilligan C., (2008[1982]), *Une voix différente. Pour une éthique du Care*, Flammarion, Paris,
- Goffman E., *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, (2002 [1977])
- Hancock C., Genre, identités sexuelles et justice spatiale, in justice spatiale | *spatial justice*, n° 03 mars 2011 - <http://www.jssj.org>
- Hancock C., (2002), Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise, in *Espace, population, sociétés*, 2002-2003, p. 257-264.
- Louargant S., (2002), De la géographie féministe à la *gender geography* : une lecture francophone d'un concept anglophone, *Espaces, populations, sociétés*, 2002-2003, p. 397-410.
- Molinier P., Laugier S., Papermann P., (2009), *Qu'est-ce que le Care*, Payot, Paris.
- Raibaud Y., (2011), *Géographie socioculturelle*, L'Harmattan, Paris.
- Rettaillé D., (2005). L'espace mobile, in Antheaume B., Giraut F., *Le territoire est mort. Vive les territoires! Une (re)fabrication au nom du développement.*, IRD, Paris, p.175-202.
- Rettaillé D., (1997), *Le monde du géographe*, Presses de Sciences Po, Paris.

Staszak J.-F., Collignon B., Chivallon C., Debarbieux B., Géneau de Lamarlière I. , Hancock C., (2001), *Géographies anglosaxonnes*, Belin, Paris.

Thébaud F., (2007), *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, ENS Editions, Lyon.

Théry I., (2007) *La distinction de sexe*, Odile Jacob, Paris.

Tronto J., (2005 [1985]), *Le souci des autres. Ethique et politique du Care*, éd. de l'EHESS, Paris.